

ÉDITORIAL

MÉMOIRE ET TRANSMISSION, L'HISTORIEN ET LE PSYCHANALYSTE

Céline Gür Gressot

Pourquoi devient-on historien ? Question symbolique. C'est la lecture du poignant récit de Ivan Jablonka, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, qui m'a renvoyée à la question, posée de diverses façons dans nos derniers éditoriaux : Comment, sinon pourquoi, traduire ? pourquoi traduire des articles de psychanalyse ? et en deçà : pourquoi devient-on psychanalyste et comment poursuivre cette démarche ?

Jablonka, au fil de la recherche de ses origines et de l'histoire vécue par ses grands-parents paternels, militants communistes polonais, exilés en France, déportés et assassinés à Auschwitz, mêle sa subjectivité à sa démarche rigoureuse d'historien, et emmène son lecteur à entendre, participer, comprendre l'universalité de son message. Ainsi lorsqu'il découvre le nom de son grand-père dans un registre d'archive :

Je crois que je suis devenu historien pour faire un jour cette découverte. La distinction entre nos histoires de famille et ce qu'on voudrait appeler l'Histoire, avec sa pompeuse majuscule, n'a aucun sens. C'est rigoureusement la même chose. Il n'y a pas, d'un côté, les grands de ce monde avec leurs sceptres ou leurs interventions télévisées, et, de l'autre, le ressac de la vie quotidienne, les colères et les espoirs sans lendemain, les larmes anonymes, les inconnus dont le nom rouille au bas d'un monument aux morts ou dans quelque cimetière de campagne. Il n'y a qu'une seule liberté, une seule finitude, une seule tragédie qui fait du passé notre plus grande richesse et la vasque de poison dans laquelle notre cœur baigne. Faire de l'histoire, c'est prêter l'oreille à la palpitation du silence, c'est tenter de substituer à l'angoisse, intense au point de se suffire à elle-même, le respect triste et doux qu'inspire l'humaine condition. Voilà mon travail ; et en caressant cette archive de

tribunal, en suivant des yeux les lignes tracées par la plume du greffier, je ressens un soulagement indicible¹.

Primé à plusieurs reprises pour cet ouvrage et pour d'autres, Jablonka n'a pas échappé à la critique de sa double démarche historique et littéraire, mais c'est l'universalité de son propos qui nous touche. Lorsqu'il déclare, au risque de choquer les tenants de la spécificité absolue de la Shoah :

Ceux qu'on pousse dans la chambre à gaz, c'est moi et ma famille, bien sûr, mais c'est aussi vous, avec vos enfants, vous, avec votre mère, votre frère, vos petits-enfants. Pourquoi vous ? Je ne sais pas, mais c'est vous. Et vous souffrez pour rien, et vous mourez avant l'heure, sans laisser d'autres traces qu'un dossier médical ou militaire, des lettres insignifiantes et une poignée de photos dans un album ou sur un compte Facebook².

Jablonka nous assigne à un devoir d'identification, à une universalité de notre position humaine devant la destruction, la destructivité humaine, autant qu'à un devoir de mémoire et de transmission. Cela nous renvoie à notre destructivité, à la déliaison, à notre disparition.

Après avoir entraîné son lecteur dans son enquête et découvert pas à pas la trajectoire de vie et de mort de ses grands-parents, parvenu au terme de ses recherches, il affirme : « Vivre dans le passé, tout particulièrement dans ce passé, rend fou.³ » Il nous transmet alors son sentiment d'être vidé, épuisé par cette quête qui lui a pris des années. C'est alors qu'il évoque dans les pages suivantes, l'enfant qu'il fût, sa terreur ressentie en regardant un livre d'astronomie, découvrant l'immensité et que, par conséquent, son environnement pouvait aussi bien disparaître. Nous pouvons nous demander si cet enfant ne découvrait pas à cet âge-là et sans s'en rendre compte, tout un pan de son histoire générationnelle. En témoigne dans les pages introductives sa lettre écrite lors de sa huitième année à l'intention de ses grands-parents maternels, dont il comprend bien plus tard qu'elle s'adressait tout autant aux « absents de toujours⁴ ».

Nous pouvons penser, comme semble le suggérer l'auteur, que l'amorce de son projet se logeait dans cette lettre touchante qui évoquait à la fois leur mort et la sienne sous leur protection. Son projet, l'enquête historique, représente à mon sens son désir de savoir et d'amorcer un travail de deuil, alors même que la douleur immense devant tant d'atrocités paraît insurmontable.

Il est ainsi frappant que Jablonka enchaîne avec son désir de réparation : « Je suis historien pour réparer le monde.⁵ » Et lorsqu'il nous dit : « Je suis historien

1. Jablonka I., 2012, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, p. 164-5. Points Seuil.

2. *Ibid.* p. 370.

3. *Ibid.* p. 368.

4. *Ibid.* p. 10.

5. *Ibid.* p. 369.

comme Énée quittant Troie en flammes avec son père sur les épaules⁶. », comment ne pas penser à notre génération, née dans les décennies de l'après seconde guerre mondiale et à notre devoir de transmission. À une époque où se multiplient à nouveau les profanations⁷ et où, dans l'actualité quotidienne, nous risquons d'oublier notre devoir d'accueil devant l'afflux de réfugiés issus de toutes parts, mémoire et réflexion font partie de notre travail. Un tel propos nous renvoie à notre clinique du traumatisme et de la mémoire, à la construction de l'identité et du sens, et à notre propre subjectivité.

Notre travail de transmission du tissu de compréhension psychique et relationnel que représente la psychanalyse appartient à cette réflexion. Il implique toutefois la capacité de ne pas savoir, et quand Jablonka admet qu'il ne sait pas, « qu'après avoir brassé, réuni, comparé, recousu, je ne sais rien⁸. » il nous transmet une forme de deuil salutaire.

Comme l'a souligné Nathalie Zilkha dans un ouvrage récent (2019) ce travail d'élaboration et d'historicité en direction du deuil passe par un travail de différenciation, après celui, nécessaire, d'une désidentification. La réalité rattrape ici la fiction, le récit de l'historien rejoint celui du roman : en prenant l'exemple du roman historique *Les Disparus* de Daniel Mendelsohn (2006) Nathalie Zilkha montre que ce travail de deuil ne peut être initié qu'après un long parcours d'identification à la génération des grands-parents pour permettre au sujet de s'en dégager et de trouver sa propre vérité psychique. Pour cela, il s'agit de lever les tabous, découvrir voire révéler les secrets, dépasser l'inhibition de penser, mais aussi accepter de ne pas savoir. Le travail de mémoire est relationnel, il s'intrique au processus de croissance psychique. Jablonka signale que son père, qui souvent l'accompagne dans son enquête, lui confie un jour qu'il déteste les psychanalystes et qu'il en a rencontré un, lequel insistait à le questionner sur ses souvenirs d'enfance. Or il n'avait pas 3 ans quand il a perdu ses parents... Ne devons-nous pas nous interroger sur la participation des psychanalystes aux mécanismes de déni lorsqu'ils adoptent une position de savoir omnipotent ? Nous retrouvons ces questionnements sous diverses formes dans les discussions de plusieurs auteurs de notre Annuel 2020.

Rappelons que l'été dernier, le colloque anniversaire du centenaire de *The International Journal of Psychoanalysis* « The Psychoanalytic Core » à Londres, était consacré à l'inconscient, mais que les exposés ont largement ouvert vers le trauma, le corps, la dépression grave. Nous traduisons dans ce numéro l'éditorial du premier numéro de 2019 de sa rédactrice actuelle Dana Birksted-Breen,

6. *Ibid.* p. 369.

7. Voir *Le Monde*, du mardi 24.12.2019, p. 12.

8. *Op. Cit.* p. 369.

intitulé « Les 100 ans de *The International Journal of Psychoanalysis* » et consacré à l'histoire de sa création. Dans cet article Dana Birksted-Breen souligne finement la part de création de ses initiateurs, inscrite dans le contexte du deuil vécu par Jones et du tournant théorique de Freud en 1920.

Rappelons aussi qu'en mai 2020, le congrès des psychanalystes de langue française (CPLF), intitulé « Espace psychique, lieux, inscriptions », aura lieu à Jérusalem, lieu de mémoire et de conflits.

Comme d'autres générations avant elle, notre génération est marquée par la culpabilité et par le besoin de réparation, ainsi notre devoir reste celui de témoigner, mais aussi de découvrir et de créer. Notre revue, qui appartient à la série des *Annals of The International of Psychoanalysis*, journal créé par des hommes marqués par leurs souffrances et leur temps, se veut avant tout un espace d'ouverture et de discussions.

Notre choix d'articles parus dans *The International Journal of Psychoanalysis* entre fin 2018 et 2019, se concentre sur des thèmes d'actualité : identité transgenre, attachement et construction du lien, étude du traitement psychanalytique de la dépression chronique. La diversité de notre clinique, notre capacité à entendre ses langages et ses représentations, l'expression de la souffrance du corps sont également abordés. En outre, nous avons tenu à y inclure des articles ancrés dans d'importantes sources historiques : Abraham, Freud et Ferenczi, Winnicott, Freud encore avec Joan Rivière.

Depuis que nous avons écrit ces lignes, les circonstances exceptionnelles imposées par la pandémie virale du Covid-19, ont nécessité l'annulation de nombre de réunions et congrès ; ainsi le Congrès des Psychanalystes de Langue Française CPLF est reporté du 13 au 16 mai 2021 à Jérusalem. Celui de la Fédération européenne de Psychanalyse FEP « Réalités » annulé à Vienne, est reprogrammé à Nice en 2021.

BIBLIOGRAPHIE

- Jablonka I. (2012) *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, une enquête. Éditions du Seuil. Collection Points.
- Le Monde* (24.12.2019) Reportage : Une série d'actes antisémites secoue les villages alsaciens. Couvelaire L. p. 12.
- Mendelsohn D. (2006) *Les Disparus*, trad. Fr. P. Guglielmina, Paris, Flammarion, 2007.
- Zilkha N. (2019) *L'altérité révélatrice. Transfert et désidentification*. Paris, PUF, Le fil rouge.